

Hommage à Victor FERENCZI

Paul Rivenc, Jacques Cortès



Synergies Espagne n° 1 - 2008 pp. 251-254

Je viens seulement d'apprendre la disparition de notre ami « *Victor* » mort d'un cancer le 18 juin dernier. FERENCZI n'était pas un de nos *Anciens* mais, entré en 1956 au CREDIF de l'ENS de Saint Cloud qui venait d'être créé il y a fait pratiquement toute sa carrière d'enseignant chercheur, jusqu'à son départ à la retraite en 1992.

C'est Petar GUBERINA, notre ami et associé, Professeur à l'Université de Zagreb, qui me l'avait présenté et m'avait encouragé à l'intégrer à notre équipe. Pendant près de quarante ans il a été un acteur essentiel de notre organisation : discret mais remarquablement attentif et lucide, grand lecteur multilingue extrêmement cultivé dans de nombreux domaines, sa solide formation de départ à l'Université de Genève (une Ecole d'Ingénieurs et un Second Cycle de Philosophie) s'est rapidement approfondie grâce à un enrichissement autodidacte très peu conforme aux modèles universitaires traditionnels, mais qui a très vite révélé sa vive intelligence et son efficacité.

Dans le cadre de certaines de ses activités au CREDIF, Victor FERENCZI a préparé et soutenu une thèse de 3^{ème} cycle en Psycholinguistique dirigée par Gaston MIALARET, Professeur à l'Université de Caen, ancien Élève-Inspecteur de notre ENS dont il fut longtemps Directeur du Laboratoire de Psychopédagogie, et conseiller scientifique du CREDIF pour les questions de psychologie de l'apprentissage, d'évaluation des performances des apprenants et des apports des médias audiovisuels dans l'apprentissage des langues à de jeunes enfants. L'essentiel de cette thèse a été publié en 1966 sous le titre : « *La perception de l'espace projectif* » (Librairie Marcel Didier, éditeur). En 1974 V. FERENCZI soutint en Sorbonne une Thèse de Doctorat d'Etat, dirigée par le Professeur Oléron en même temps qu'il publiait chez Didier « *L'apprentissage du langage à l'enfant sourd* ». Tout au long de son activité il publia une trentaine d'articles

dans les collections éditées par le CREDIF ainsi que dans plusieurs revues spécialisées en France et en Belgique notamment, intervint dans de nombreux colloques internationaux en Europe et en Amérique du Nord, et dirigea la collection « Essais » publiée par le CREDIF où il publia en 1981 « *La Société et les images* ». Tous ses écrits s'appuient sur des lectures empruntées à des domaines extrêmement variés et témoignent d'une remarquable aptitude à la synthèse et d'une intelligence incisive des textes et des comportements humains, tant individuels que sociaux. Car sa réflexion ne restait jamais livresque, et manifestait une constante préoccupation pour les applications concrètes en didactique, dans les procédures d'apprentissage, d'évaluation, d'utilisation des médias, et de formation d'enseignants.

Il fut Directeur-Adjoint du CREDIF aux côtés de son Directeur Jacques Cortès qu'il soutint inlassablement dans une difficile action commune.

Car cet intellectuel qui se donnait volontiers des airs de *Professeur Nimbus* - parfois avec une délectation narquoise - était en fait d'une impitoyable clairvoyance et d'une loyauté sans faille avec ceux qu'il estimait. Lorsque je dirigeais le CREDIF à ses débuts, dans les années 50, « *Victor* » comme nous l'appelions tous affectueusement, était célèbre pour ses mégots de cigarette dont il laissait les cendres inonder ses vêtements, et pour sa *2cv Citroën* qu'il conduisait avec une distraction appliquée, source d'innombrables gags rapportés et amplifiés sans fin au sein de notre petite communauté, et bien au-delà.

Pendant de longues années, il a été un membre actif et fidèle de l'Association Internationale pour le Développement de la Problématique SGAV pour l'Enseignement-Apprentissage des Langues que j'avais fondée en 1975 avec P. Guberina (Zagreb) et R. Renard (Mons).

Personnage limpide et mystérieux, solitaire souvent mais solidaire toujours, prévisible et déroutant, il avait choisi, lors de son départ à la retraite, de disparaître dans l'oubli et le silence. « *Ne cherchez pas à me joindre, je serai toujours absent. Ne m'en veuillez pas, c'est ce que j'ai choisi* ». Pour ma part j'ai scrupuleusement respecté ce vœu, et c'est pourquoi j'ai appris si tardivement sa disparition qui m'affecte plus que je ne saurais dire. Je partage cette peine avec tous ceux qui l'ont connu - car je ne lui connais que des amis - et avec sa famille.

Paul Rivenc, Saint-Cloud Lettres 1945

*Professeur honoraire de Linguistique, Sémiotique
et Didactique des Langues-Cultures
Université de Toulouse2-Le Mirail*

Victor Ferenczi, mon Ami,

Je m'associe pleinement au bel hommage que Paul Rivenc rend à Victor Ferenczi, décédé le 18 juin 2005. J'ajouterai simplement quelques mots. Victor fut pendant 13 années mon soutien dans l'exercice plutôt difficile que fut la direction du CREDIF. Avec lui, toutefois, cette expérience devint presque une partie de plaisir tant était réconfortant et rassurant l'humour caustique et débonnaire au moyen duquel, avec une miraculeuse pertinence, il replaçait dans leur dimension d'insignifiance les remous qui agitaient parfois notre petit monde. Avais-je le sentiment d'une « déclaration de guerre » imminente, alors que je fourbissais déjà mes armes, un entretien de 10 minutes avec lui me faisait tranquillement découvrir l'urgence de patienter, de prendre le temps de la réflexion, de ne pas amplifier une amorce de conflit dont la virulence n'était qu'une apparence. L'exercice de la sagesse devenait avec lui la plus subtile des stratégies et je me souviens que même Francis Dubus, Directeur à l'époque de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, prenait souvent conseil auprès de lui et l'écoutait avec une évidente admiration.

Le jugement de Victor pouvait être parfois sévère (quoique juste) sur certains comportements maladroits ou excessifs, mais le verdict qu'il formulait était en fin de compte toujours mesuré, humain, empreint de compréhension, de respect et même de sympathie pour l'individu le plus véhément. Il savait, en effet, combien la faiblesse et la fragilité peuvent susciter de vains combats et il possédait un immense trésor d'indulgence et de pardon.

Si, au bout du compte, je n'ai pas toujours été mauvais dans mon métier de directeur du CREDIF, c'est parce qu'il était là chaque jour, fidèle, attentif, paternel. J'avais pour lui (et je lui garde) une admiration et une affection profondes. Son départ, même si nous vivions dans des mondes séparés depuis plus de quinze ans, me laisse soudain comme un grand vide

J'accomplirai fidèlement dans les semaines qui viennent un certain nombre de démarches auprès de collègues qui l'ont connu afin de redonner à son œuvre scientifique la place qu'elle mérite au sein du domaine qui est le nôtre. Il ne s'agira d'évidence pas de l'encenser - cela l'aurait simplement fait sourire - mais d'ouvrir avec lui, à travers son œuvre écrite, un dialogue avec cette part de lui qui restera toujours vivante et nourrissante : sa pensée.

Pour parler de Gustave Courbet, dans son beau livre de la collection Essais (qu'il dirigeait) : *la Société et les Images*, Victor a cité le texte du *Manifeste de 1855* par lequel le peintre avait introduit son exposition de l'avenue Montaigne :

« Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Etre à même de traduire les moeurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation, être non seulement un peintre, mais encore un homme, en un mot faire de l'art vivant, tel est mon but ».

Cet « art vivant » vaut aussi pour son œuvre et pour sa personne car il fut à sa manière, avec talent, esprit et modestie un homme juste et bon.

Que Rose-Marie son épouse, ses enfants et petits-enfants trouvent ici l'expression de mon affectueuse et respectueuse amitié.

Jacques Cortès

*Professeur émérite de l'Université de Rouen
Ancien directeur adjoint puis directeur du CREDIF (1973-1986)*